

Revue Adventiste

Journal semi-mensuel

XXVI^e ANNÉE

15 OCTOBRE 1922

NUMÉRO 20

JÉSUS REVIENT BIENTOT

Jésus revient bientôt ! O peuples en détresse
Levez les yeux vers lui : du ciel vient le secours.
Cessez vos pleurs amers ; chantez pleins d'allégresse ;
Jésus, lorsqu'il revient, délivre pour toujours.

Le Roi revient bientôt ! La nue étincelante
D'anges majestueux à tous apparaîtra ;
Et la voix de Jésus, sa voix claire et puissante
Du règne de Satan la fin annoncera.

L'Agneau revient bientôt ! Victime débonnaire
A l'immuable loi par Dieu sacrifiée ;
Alors l'infâme autel, dressé sur le Calvaire
Par l'Agneau qui revient sera glorifié.

Le Fils revient bientôt ! Et la maison du Père
Qui par ses portes d'or reçoit l'humanité,
S'ouvre pour le festin, et lui, l'ainé, le frère,
Le Fils nous servira. Quelle félicité !

L'Epoux revient bientôt ! Epouse, tiens-toi prête :
Résiste au Tentateur, ne crains pas son courroux.
Ne sois pas dans le deuil, mets tes habits de fête,
Pour briller à toujours au ciel, vers ton Epoux.

J.-H. Weidner.

Confiance et courage

« L'Europe côtoie l'abîme », a dit récemment le docteur Fridtjof Nansen, dans un discours sur la Russie, prononcé devant la Société des Nations.

« Si l'Europe continue à aller à la dérive comme elle le fait, elle aboutira à un désastre. » Telle est l'opinion de Lord Grey, exprimée à Londres tout récemment.

Ces expressions sont typiques des sentiments de pessimisme et d'effroi qui règnent en Europe à l'heure qu'il est.

Au commencement de l'année, l'état des choses en Europe s'améliorait ; mais ces derniers temps la situation devient de jour en jour plus incertaine et plus menaçante.

Quelle est la cause de la tension qui règne dans le monde politique ? Quelle est la cause de la dépression économique, du mécontentement et du désespoir qui se manifestent partout ? D'où vient que les meilleurs remèdes proposés par les hommes d'Etat les plus expérimentés et par des conférences dispendieuses n'aboutissent à rien, au point que

plus on travaille à la reconstruction de la civilisation, plus elle semble chanceler ?

Je posais cette question il n'y a pas longtemps à un consul américain. Voici quelle fut sa réponse : « La cause principale de la situation actuelle, c'est le manque de confiance. » Je crois qu'il avait raison, car de toutes les puissances corrosives et débilitantes, la méfiance est la plus forte. Mais au milieu d'une civilisation qui s'effondre dans la méfiance, la jalousie et la haine, le peuple de Dieu restera confiant et courageux. Il fait confiance aux messages et à l'œuvre de Dieu, confiance aux frères et aux ouvriers, confiance à la grâce de Dieu et à sa puissance dans leur vie. De même que la suspicion, qui est le signe d'une âme étroite, empoisonne et démolit, la confiance divine, née de l'amour, est toute puissante pour le bien. Elle édifie, elle fait germer le courage et le succès. Le mouvement adventiste réussira dans la proportion où ses promoteurs auront confiance les uns dans les autres et confiance en Dieu.

Tous les délégués de l'Europe à la Conférence de San-Francisco sont maintenant de retour dans leur champ de travail. Ils ont rapporté avec eux un message de confiance, d'espoir et de joie. Ils sont heureux des bienfaits reçus à la Conférence, et certains que la main de Dieu était là pour diriger.

Depuis mon retour, j'ai reçu des lettres de presque toutes les régions de la Division. A part les difficultés et les troubles qu'elles mentionnent, elles respirent un esprit de confiance dans le message et d'amour pour les frères qui nous remplit de joie. Nous sommes, en Europe, en dépit de perplexités nombreuses, au début d'une période de réveil spirituel et de progrès véritables, et nous désirons suivre le Seigneur là où il nous conduira.

L.-H. CHRISTIAN.

« Répétez les enseignements de Jésus-Christ. Racontez sa vie de renoncement et de sacrifice, son humiliation et sa mort, sa résurrection et son ascension, son intercession pour les pécheurs dans les parvis célestes. » (*Gospel Workers*, p. 154.)

* * *

Présentez la vérité telle qu'elle est en Jésus.

Valence à travers les siècles

IV. — Valence sous la révolution — Internement et mort de Pie VI

Entrée du pape à Valence

On sait qu'à la suite de l'assassinat de l'ambassadeur français à Rome, le général Duphot, le gouvernement du Directoire avait donné l'ordre à ses armées d'occuper Rome, d'y proclamer la République et de s'emparer de la personne du Pape. Le général Berthier s'acquitta de cette dernière mission, et le souverain pontife — un vieillard de quatre-vingt-un ans — fut transféré successivement (1798-1799) à Sienna, à la Chartreuse de Florence, à Turin, puis, en France, à Grenoble. En juillet 1799, le Directoire ordonna, de nouveau, le transport du prisonnier à Valence : un commissaire fut chargé d'aménager, à cet effet, l'ancien hôtel du Gouvernement, compris dans l'enceinte de la citadelle, et que l'on meubla à la hâte, grâce à la complaisance des habitants ; une chapelle fut disposée dans le jardin. (Sur ces événements, cf. Mlle A.-M. de Franclieu, *Pie VI dans les prisons du Dauphiné*, Montreuil-sur-mer, 1892, et Reynaud, *Pie VI à Valence, Grenoble, 1899.*)

Le 14 juillet 1799, à 8 heures du matin, Pie VI fit son entrée dans la ville. La population, où les sentiments catholiques étaient demeurés vivaces, lui fit un accueil enthousiaste, si bien que le Directoire dut prendre des mesures de rigueur pour empêcher tout contact entre le Pape et les habitants : un poste de dix fusiliers, avec sergent et caporal, fut installé sur la terrasse de la citadelle, avec la consigne d'interdire tout rassemblement. (Les femmes de Valence éludèrent cette défense en se réunissant aux environs de la citadelle et en y chantant à voix très haute des cantiques dont l'accent parvenait jusqu'au Pape.)

Le Pape mena, dans son isolement forcé, une vie de méditation et de prière. Son entourage était fort restreint. La maladie, du reste, ne l'épargnait pas : depuis longtemps il était atteint de paralysie, et ne pouvait prendre que très peu de nourriture. Même en cet état d'extrême faiblesse, il portait, cependant, encore ombrage au Directoire : à la nouvelle que l'armée austro-russe faisait des progrès vers la frontière, celui-ci prescrivit, en effet, le 4 thermidor an VII, qu'on amenât le prisonnier à Dijon.

La mort du Pape

Pie VI était absolument incapable de supporter ce voyage. Les cérémonies du 15 août l'épuisèrent, et le 16, il fut obligé de se mettre au lit. On différa le départ, mais l'état du malade ne fit que s'aggraver. Le 27, il dicta en italien son testament, puis reçut le viatique. Le 28, on lui administra l'Extrême-Onction, et il mourut le lendemain, à 1 h. 25 du matin, après avoir béni, une dernière fois, les assistants.

Il avait demandé que son corps fût transporté à Rome, mais le Directoire refusa son consentement. Des précautions nombreuses avaient été prises pour que la population ne fût pas admise à rendre ses derniers devoirs au pontife ; toutefois, comme les troupes régulières gardant la citadelle avaient dû partir à la frontière et avaient été remplacées par des gardes nationaux, ceux-ci n'hésitèrent pas à ouvrir les por-

tes à leurs parents et à leurs amis, et, pendant neuf jours, une foule considérable assista aux prières et aux offices célébrés autour du cercueil. A la fin de la neuvaine, le corps du Pape fut descendu dans un caveau placé au-dessous de l'autel, dans la chapelle même qui avait été disposée pour lui, à l'intérieur de la citadelle.

Le Directoire prétendait, en agissant ainsi, éviter tout cortège public et toute démonstration populaire. Mais, pour lui aussi, les événements se précipitaient : avant la fin de cette même année, le coup d'Etat de Brumaire mettait fin à son gouvernement, et le pouvoir passait aux mains des Consuls, Bonaparte étant Premier Consul. L'entourage du Pape défunt étant pressa de demander aux nouveaux maîtres de la France l'exécution des volontés suprêmes de Pie VI et le transfert de son corps à Rome. Bonaparte refusa, mais il ordonna, du moins, que l'on fit au pontife des funérailles solennelles.

L'enterrement civil du Pape et transfert à Rome

La cérémonie eut lieu le 30 janvier 1800 : les compagnons de captivité du Pape ayant refusé le concours du clergé constitutionnel, on assista à ce spectacle inouï, de l'enterrement civil du chef de l'Eglise ; le cortège fut imposant, comprenant toutes les autorités de Valence, et un grand déploiement de troupes. Au bruit des décharges de mousqueterie et du canon, qui se faisait entendre toutes les cinq minutes, il gagna le cimetière Sainte-Catherine, ... où un caveau avait été préparé ; un défilé général eut lieu au son de la musique et au bruit d'une première décharge.

Les restes du malheureux pontife n'en étaient pas, d'ailleurs, à leur dernier voyage. Un an plus tard, en effet, lors des négociations qui accompagnèrent la signature du *Concordat*, le successeur de Pie VI, Pie VII, demanda à Bonaparte le transfert du corps à Rome, et la réclamation, cette fois, fut favorablement accueillie. L'exhumation eut lieu le 23 décembre 1801, à 10 heures du soir, et le cercueil, confié aux soins de l'archevêque de Corinthe, arriva à Rome le 16 février 1802.

Le cœur du Pape à Valence

Mais Valence voulait conserver un souvenir direct du pontife dont l'existence s'était terminée dans ses murs : à la prière de l'évêque, Mgr Bécherel, Pie VII accorda l'autorisation de renvoyer à Valence le cœur de son prédécesseur ; et celui-ci, déposé sur la corvette *Alcyon* et débarqué à Toulon, parvint à Valence au début de 1803 : une grande cérémonie fut célébrée à la cathédrale, et l'urne, en attendant qu'on lui édifiât un asile définitif, fut placée sur l'autel de la chapelle de la Sainte-Epine.

Le Gouvernement français avait pris à sa charge les frais d'érection du cénotaphe, dont les travaux commencèrent à Rome, mais ce ne fut que sept ans après, en 1811, que le monument parvint à Valence et qu'on put procéder, le 25 octobre, à son inauguration solennelle, sous la présidence de l'archevêque de Gênes et en présence de toutes les autorités civiles et militaires. Il est adossé à l'un des piliers du chœur, en face du trône épiscopal : c'est un autel funéraire, de forme très simple, sur lequel sont sculptés, en bas-relief, une scène allégorique, *la religion en deuil et la nouvelle Eglise de France l'aidant à soutenir*

une croix, et une représentation du pontife, étendu dans le cercueil, revêtu de ses habits pontificaux. Au-dessus, le visage tourné du côté de l'autel, se montre un beau buste de Pie VI, à la physionomie très expressive. (*Valence*, pp. 128-133.)

Une pénitente consolée

Mac-Kendree, surveillant général de l'Eglise méthodiste, assistait en 1809 à un camp religieux qui se tenait dans l'Ohio. Avant de se séparer, pasteurs et laïques voulurent participer ensemble à la cène. L'évêque Mac-Kendree présida ce service solennel. Les fidèles s'approchaient avec empressement de la sainte table pour y célébrer le souvenir des augustes scènes de Gethsémani et du Calvaire.

Au milieu de l'assemblée se trouvait une jeune femme bien mise et à la figure intelligente dont la tristesse contrastait avec le bonheur de tous. Elle appuyait son front sur l'épaule d'une amie et versait des larmes silencieuses. Le bon évêque dont le regard se promenait sur l'auditoire, aperçut cette humble pénitente et comprit bien vite qu'elle traversait les angoisses de la repentance et qu'elle n'osait s'approcher de la table sainte :

« Et vous, mon enfant, s'écria-t-il, venez aussi vous prosterner au pied de la croix, et vous y trouverez grâce. — Comment! s'écria la jeune femme au milieu de ses larmes et en surmontant sa timidité, est-ce qu'une aussi vile pécheresse que moi oserait prendre dans ses mains impures les emblèmes sacrés de l'amour du Sauveur? »

— Oui, mon enfant, reprit l'évêque; c'est justement pour les pécheurs que Jésus-Christ est mort, et tandis qu'il se débattait sous l'étreinte des dernières agonies, il montra son pouvoir et sa miséricorde en sauvant le malfaiteur. »

La pénitente n'en demanda pas plus long, et répondit à l'invitation du serviteur de Dieu. Et pendant qu'elle recevait de ses mains les symboles sacrés, elle sentit descendre en son âme la paix du salut.

(*Les Prédicateurs pionniers.*)

La responsabilité des parents

Les parents doivent commencer de bonne heure à inculquer de bonnes habitudes à leurs enfants, car c'est l'éducation reçue pendant les jeunes années qui forme le caractère. L'intelligence de l'enfant doit être dirigée vers le bien. On peut faire d'un enfant un esclave du péché ou un esclave de la justice. Salomon dit : « Instruis l'enfant selon la voie qu'il doit suivre, et quand il sera vieux, il ne s'en détournera pas. » Ces paroles sont positives. Salomon recommande aux parents de ne pas négliger l'éducation de leurs enfants dans la voie du bien. Mais

pour agir de la sorte, il faut que les parents connaissent eux-mêmes la voie à faire suivre à l'enfant.

A moins qu'ils ne se soient donnés complètement à Dieu, et n'aient appris à se conformer eux-mêmes à la volonté divine, les parents ne sauront jamais guider leurs enfants dans la bonne voie.

La mère doit éprouver le besoin d'être conduite par le Saint-Esprit, et avoir fait elle-même une véritable expérience dans le sentier de l'obéissance à la volonté du Seigneur. Alors, par la grâce de Dieu, elle sera pour ses enfants une éducatrice dévouée et aimante.

L'enfant gâté

Dans certaines familles, tous les désirs des enfants sont satisfaits. Ils obtiennent ce qu'ils veulent, et on leur épargne ce qu'ils n'aiment pas. On croit que ce système fait le bonheur de l'enfant. Tout au contraire, il le rend volontaire et impertinent.

Parce qu'on a été trop indulgent avec eux, bien des enfants ne se contentent pas d'une nourriture simple et saine; leur appétit a été perverti; pour la même raison, d'autres n'ont pas appris à faire un bon emploi de leur temps. Leur caractère a été compromis pour le présent et pour l'éternité.

C'est une grave erreur que de laisser entre les mains de l'enfant les rênes du gouvernement. C'est le cas dans bien des familles, et cela continuera à être ainsi parce que les parents manquent de discernement et de sagesse. L'enfant qui n'est pas soumis à une discipline diligente et pieuse, sera malheureux durant sa vie, et formera un caractère que Dieu ne pourra pas recevoir au ciel. Un enfant gâté est l'objet de peines et de tourments continuels pour ses parents. Quand sa volonté est contrariée, il se met en colère; dans les difficultés, les désappointements et les tentations, il suit les mauvais penchants de son cœur.

Les enfants qui n'ont jamais appris à obéir ont des caractères faibles et impulsifs. Ils se croient peut-être chrétiens, mais combien triste est leur religion! Ils veulent diriger quand ils n'ont jamais appris à se soumettre. Ces créatures à demi-éduquées n'ont pas la force morale nécessaire pour réprimer leurs emportements ou leur obstination, ni pour se corriger de leurs mauvaises habitudes; ils ne sont pas maîtres d'eux-mêmes.

La mère qui, sachant ce qui est bon pour le développement spirituel et physique de son enfant, cède à ses larmes et à ses importunités, se prépare par sa propre faute des regrets cuisants et des peines amères.

Les anges ne peuvent coopérer avec les pères et mères qui négligent l'éducation de leurs enfants, et qui, permettant à Satan de se glisser dans leurs jeunes esprits, en font ainsi des instruments de révolte contre Dieu.

Peut-on commettre un plus grand péché que de laisser ses enfants se perdre dans le mal en conséquence d'une éducation défectueuse?

Lorsque de tels enfants deviennent parents à leur tour, il sont incapables d'élever autrement leurs enfants qu'ils ne l'ont été eux-mêmes, et ainsi la négligence des parents se transmet à travers plusieurs générations. Voilà pourquoi on ne trouve pas dans le monde la droiture et l'intégrité qu'on devrait y rencontrer.

C'est une discipline ferme et uniforme qui assure le bonheur de l'enfant. La modestie et l'obéissance sont les plus pures grâces de l'enfance. L'enfant doit avoir l'oreille toujours attentive à la voix du commandement ; ses pieds et ses mains doivent toujours être disposés à marcher et à travailler dans le sentier du devoir. En agissant ainsi, il récoltera, déjà sur cette terre, les fruits de son obéissance et de sa serviabilité.

L'éducation de l'enfant doit commencer dès ses plus tendres années. Non seulement elle doit avoir en vue son bien dans cette vie, mais elle doit lui assurer une des places préparées dans les cieux pour ceux qui sont droits de cœur.

Notre expérience dans l'éducation de nos enfants nous a prouvé qu'on n'en est pas moins aimés de leur avoir montré de la fermeté.

La société de demain sera ce qu'est la jeunesse d'aujourd'hui. Pères et mères, une tâche solennelle vous incombe. L'Évangile porte des fruits dans une famille où règnent l'ordre et la discipline. Les enfants ne doivent pas être traités comme des poupées faites pour être habillées et déshabillées, ou comme des idoles devant lesquelles on s'incline. Il doivent apprendre à se conformer aux règlements de la maison, et se former un caractère qui puisse subsister devant Dieu.

Les parents chrétiens doivent enseigner à leurs enfants l'obéissance et le respect dus à la maison de Dieu, et leur donner les raisons de cette obéissance dès qu'ils sont en âge de comprendre. De cette manière, les enfants sauront de bonne heure ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent éviter.

Dieu demande l'obéissance de toute créature humaine. Notre salut en dépend. C'est en obéissant à la loi de l'Éternel que nous formerons un caractère saint. « La Parole de l'Éternel est parfaite, elle restaure l'âme. » On devrait enseigner aux enfants à respecter toutes les paroles sorties de la bouche de Dieu. C'est en vivant eux-mêmes sous le contrôle de l'Esprit de Dieu, en obéissant à la Parole de l'Éternel que les parents magnifieront devant leurs enfants les préceptes divins.

Parents, ne prévariquez jamais, ne mentez jamais ni par vos paroles ni par vos actions. Si vous désirez que votre enfant soit sincère, soyez sincères vous-mêmes, soyez francs et conséquents. La plus légère déviation de la véracité ne doit pas être tolérée chez vous. Si la mère manque de franchise, les enfants suivront son exemple.

Ce qu'on appelle « briser la volonté » est contraire aux principes du Christ. La volonté de l'enfant doit

être conduite et guidée. Conservez à votre enfant sa force de caractère, mais donnez-lui une bonne direction. Traitez la volonté de votre enfant avec sagesse et affection ; ayez pour elle les mêmes égards que vous devez à un trésor sacré. Ne la mettez pas en pièces ; mais façonnez-la par l'enseignement, l'exemple et l'amour, jusqu'à ce que votre enfant ait atteint l'âge de raison. Continuez alors à lui donner de bons conseils, et encouragez sa croissance en grâce et en sagesse devant le Seigneur. M^{me} E.-G. WHITE.

Les vitamines de la société

Il est encourageant de noter que des hommes intelligents et instruits apprécient les vérités éternelles. Plusieurs d'entre eux reconnaissent qu'elles sont les « vitamines de la société », les éléments de vie nécessaires pour conserver ce qu'il y a de bon dans le mécanisme vaste et compliqué de notre civilisation moderne.

Roger-W. Babson, le statisticien bien connu, dans un discours au *Chicago Advertising Council*, et publié dans le *Printer's Ink*, dit ce qui suit :

« Si les affaires languissent, c'est parce que les hommes se sont moqués des dix commandements. La crise durera tant que l'économie, le travail, la probité et la justice ne prendront pas la place de l'extravagance, de la paresse, de l'improbité et de l'injustice. »

De son côté, l'avocat général des États-Unis, Dougherty, énumère comme suit les principes qui sont à la base d'une régénération sociale et politique : « Levons la tête, et prenons courage. Obéissons à Dieu, et exprimons-lui notre gratitude. Obéissons aux lois de notre pays, et révérons les dix commandements. »

Ces deux hommes mettent en relief les dix commandements, et insistent sur l'obéissance à une puissance supérieure. Les commandements donnés dans Exode 20 et la croyance ferme en l'existence d'un Dieu qui enregistre les actions des hommes peuvent soutenir le monde dans l'exacte proportion où la nourriture morale que nous absorbons aujourd'hui contient ces vitamines, et deviendra partie inhérente des hommes et des femmes.

Une faim et une soif ardentes de justice sont nécessaires pour conduire les hommes d'une vie de licence et de dérèglement à l'horreur du péché et à une repentance sincère qui opérera leur réconciliation avec Dieu et avec la loi divine.

Cette faim et cette soif peuvent être provoquées et entretenues aussi réellement que l'appétit pour des aliments sains, par l'habitude d'une nourriture saine contenant les principes nutritifs nécessaires à la vie.

La résolution d'étudier ne serait-ce qu'un verset des Ecritures par jour nous sera d'un grand secours. Elle aura sur nous l'effet d'une médecine sur un corps malade ou anémié. Mais, contrairement à la plupart des médecines, plus la dose sera grande, plus le recouvrement de la santé spirituelle sera rapide.

Il est temps de revenir sur nos pas, et de rechercher les autels de Jéhova par l'obéissance aux dix commandements et par l'acceptation de l'Evangile de notre Sauveur qui sauve les hommes du péché.

Nos jeunes gens et nos jeunes filles d'aujourd'hui auront une grande influence sur la société de demain. Faites-leur entendre à tous ce message d'avertissement; s'ils y prennent garde, un grand pas sera fait pour en sauver quelques-uns de la ruine imminente.

Vous nourrissez-vous abondamment des vitamines spirituelles qui communiquent la vie ?

U.-V. WILCOX.

Questions et Réponses

Le chrétien doit-il dans tous les cas et d'une façon absolue confesser son mensonge à qui il a menti ou (dans certains cas) simplement à Dieu ?

Dans tout les cas où ledit mensonge a pu faire du tort à la personne à laquelle il a été dit ou à un tiers il doit être confessé à ces deux personnes, d'après l'Ecriture qui dit : « Confessez vos fautes les uns aux autres ». Dans les autres cas, la conscience reste juge de ce qui doit être fait.

On nous dit que les tisanes n'ont pas d'autre effet sur l'organisme que celui de l'eau chaude qui en est la base agissante. Pourquoi le thé et le café font-ils exception à cette règle ?

Il est reconnu que les plantes ont des vertus médicinales sans excepter le café et le thé qui rentrent dans la catégorie des médecines et non pas des boissons.

Est-il raisonnable de boire du café ou de l'alcool en cas d'indisposition ou de maladie ?

Ni plus, ni moins que toute autre drogue médicamenteuse prescrite par un médecin. Reste à savoir jusqu'à quel point les médecins sont dans la vérité scientifique en prescrivant les médecines.

Le chrétien peut-il lire des journaux profanes ?

Il y a des journaux quotidiens, hebdomadaires ou mensuels qui devraient être interdits dans toute famille chrétienne. — Les autres journaux ne peuvent pas toujours être lus d'un bout à l'autre. Des parents chrétiens devraient surtout veiller à n'en pas laisser lire les feuillets à leurs enfants (ni les lire eux-mêmes).

Pratiquons l'auto-critique

On peut bien aujourd'hui dans l'Eglise de Christ répéter la question que l'apôtre Paul posait à l'église de Rome : « Pourquoi juges-tu ton frère, ou pourquoi méprises-tu ton frère, puisque nous comparâmes tous devant le tribunal de Dieu? . . . Aussi chacun de nous rendra compte à Dieu pour lui-même. » Rom. 14 : 10, 12.

Le règlement des comptes dont parle ici l'apôtre n'est pas loin. Nous sommes déjà dans l'heure du jugement. Les dossiers de ceux qui sont morts passent actuellement devant le tribunal de Dieu. Nous ne pouvons pas savoir quand ce sera le tour des vivants. Elle est bien solennelle la pensée qu'un jour nous devons rendre compte non pas seulement de ce que nous avons fait, mais de nos paroles, de nos motifs et des mobiles qui nous ont fait agir.

Heureux ceux dont les péchés, par la grâce de notre Seigneur Jésus, ont été confessés et pardonnés ! En vue de cette heure solennelle qui nous attend, combien nous devons être prudents dans nos relations vis-à-vis de nos semblables ! Malheureusement, aujourd'hui, comme au temps de saint Paul, on se juge beaucoup trop les uns les autres dans l'Eglise. Ceux qui critiquent se justifient de bien des manières : reste à savoir si ces raisons tiendront debout quand elles paraîtront devant le Jugement qui révélera les secrets. Oseront-ils donner à Dieu les excuses qu'ils donnent à leurs semblables ?

Oui, pourquoi juges-tu ton frère, et pourquoi le méprises-tu ?

Le critique répond : « Il m'a sérieusement fait tort ; il m'a trompé dans une vente ; il m'a injustement critiqué ; il m'a fait opposition dans l'église ; sa conduite a été en scandale à la cause de Dieu, et a exposé ses frères à l'opprobre : il est donc digne des critiques qu'on lui sert. »

Supposons qu'il soit coupable non seulement sur un point, mais sur tous ; devez-vous, mon frère, vous abaisser au point de faire à son égard comme il vous a fait ? Ne devez-vous pas plutôt garder votre dignité chrétienne ? Parce que votre frère n'a pas marché dans l'esprit de douceur qui convient à un disciple de Christ, devez-vous en manquer à son égard ? La réponse à ces questions se trouve dans la vie et les enseignements du Maître, qui a « souffert pour vous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces, lui qui n'a point commis de péché, et dans la bouche duquel il ne s'est point trouvé de fraude, lui qui injurié, ne rendait point d'injure, maltraité, ne faisait point de menace, mais s'en remettait à celui qui juge justement ». 1 Pier. 2 : 21.

Quand nous sommes l'objet de la critique, il est bon d'examiner notre vie, et de nous demander si nous ne méritons pas en quelque sorte l'opinion adverse de nos frères. Si nous découvrons que nous

avons des torts, acceptons la verge, même sous la forme de la critique, et remercions Dieu de ce que notre attention ait été appelée sur nos mauvaises voies. Voyons si nous n'avons pas placé des pierres d'achoppement devant nos frères. Peut-être avons-nous tiré orgueil de nos idées, de notre indépendance, et avons-nous agi d'une façon qui, sans être coupable en elle-même, n'était pas édifiante, d'où la critique qui nous a atteints. L'apôtre Paul disait que bien que toutes choses lui fussent permises, tout n'édifiait pas, et il s'efforçait dans sa vie et dans son travail de s'adapter aux tempéraments divers pour gagner quelques âmes à Christ.

Après avoir sondé nos cœurs et nous être mis en règle avec Dieu, efforçons-nous de prendre une attitude bienveillante vis-à-vis de nos critiques, non pas comme voulant les instruire ou les censurer, mais en nous enveloppant d'un esprit de douceur, et en nous rappelant nos propres infirmités, prenant garde à nous-mêmes de peur que nous ne soyons aussi tentés. Gal. 6 : 1.

... Marchons humblement devant Dieu, manifestons pour nos frères un amour qui nous porte à sacrifier nos intérêts et même notre réputation. Si nous possédons cet esprit, notre travail ne sera pas vain devant le Seigneur, et nous verrons Dieu opérer puissamment en faveur de ceux qui s'égarent.

(R. & H.)

F.-M. WILCOX.

DANS LE MONDE RELIGIEUX

Adventistes du Septième Jour

La *Semaine religieuse* de Genève du 1^{er} avril de cette année reproduisait d'après un journal américain des chiffres statistiques relatifs à notre dénomination et à son activité, « dans le monde entier ».

« Ces adhérents, disait la *Semaine*, étant tenus de payer à leur Eglise [lisez : ayant lu dans la Bible qu'ils doivent à Dieu] la dîme de leurs revenus, et, dans certains cas une seconde dîme [ici l'éloge nous dépasse un peu], les adventistes disposent de fonds considérables. Ils entretiennent des missionnaires dans tous les pays de l'univers... Les adventistes donnent pour leurs missions particulières une somme plus forte que celle que les 20 millions de catholiques américains [dont l'argent va sans doute à bâtir de superbes églises et de somptueux presbytères en pays civilisés] donnent pour les leurs propres. La plupart d'entre eux se livrent à une propagande personnelle des plus ardentes et dévouées. »

Curieux „fanatisme“

L'entrefilet qu'on vient de lire se termine comme suit :

« Comme les écrits qu'ils répandent renferment beaucoup d'idées qui sont communes à tous les chrétiens, on peut espérer que leur influence ne s'exerce pas exclusivement au profit du fanatisme sectaire. On doit néanmoins déplorer que tant de zèle et de dévoue-

ment soient en bonne partie absorbés par des poursuites inintelligentes et décevantes qui nuisent aux progrès généraux de l'Evangile en divisant les serviteurs de Dieu. »

Nous sommes sensibles à l'espoir que veut bien formuler à notre endroit le vénérable organe du protestantisme genevois, mais nous sommes heureux de savoir que ce qu'il appelle « fanatisme sectaire » et « poursuites inintelligentes et décevantes » ne méritent pas ces épithètes, puisqu'il s'agit tout simplement du retour au quatrième commandement du décalogue et de l'attente du prochain retour du Seigneur, où nous sommes en compagnie des chrétiens les plus fidèles de tous les camps.

Rapports entre églises.

Dans *Notre petite Feuille* du 15 mai écoulé (Réd. Madame Caille Guillaume, à Chexbres), le pasteur Sainton, parlant de la « retraite de Chexbres », se fait l'écho des sentiments qui suivent, et auxquels nous nous associons de tout cœur en invitant nos lecteurs à les méditer sérieusement :

« Comme groupements ecclésiastiques, nous devons nous tendre la main sur le terrain de la Parole, répudier cet esprit de jugement, de critique d'une dénomination à l'autre qui s'est glissé depuis quelques années dans notre Suisse romande, par suite d'une fausse interprétation de certains passages de la Bible; nous devons nous respecter mutuellement, nous supporter, nous *aimer* comme des frères en Christ qui vont bientôt se retrouver autour du trône de l'Agneau pour continuer à l'adorer et à le servir là-haut. »

Divergences entre chrétiens

Dans le même article, M. Sainton envisage l'attitude que les chrétiens devraient observer sur les questions secondaires. On peut différer d'opinion sur ce qui constitue une question secondaire et une question primaire. Mais nous adhérons pleinement à la pensée qui suit :

« ... Il faut prendre garde d'attacher trop d'importance aux questions secondaires. Ce sont nos divergences sur ces questions qui provoquent les divisions et les sectes. C'est avec beaucoup de cordialité, de douceur, de patience, qu'il faut entre chrétiens considérer ces divergences. »

Questions secondaires

M. Sainton considère comme la doctrine souveraine du christianisme évangélique « la Personne divine et humaine de notre Seigneur Jésus-Christ, incarnée, immolée et ressuscitée pour notre salut ». Il a bien raison, mais il ajoute :

« Et si la personne de Jésus nous unit comment nous laisserons-nous diviser par des questions secondaires qui ne sont pas des questions de salut, si importantes qu'elles soient ? Celui qui nous unit est plus grand que ce qui nous divise. »

Il y a, selon nous, deux points qui constituent des questions primaires et par conséquent des questions de salut : l'attente du prochain retour de notre Sauveur, et l'intégrité de la loi de Dieu.

L'incrédulité ou la désobéissance sur l'un ou l'autre de ces deux points constitue pour autant une négation du Christ, et le prédicateur qui ignore ces deux

points prêche un Christ mutilé et incomplet. En effet, un chrétien qui est indifférent ou hostile au retour du Sauveur — c'est S. Paul qui l'affirme (2 Tim. 4 : 8) — ne l'aime pas, quoiqu'il en dise, et celui qui nie ou combat le dogme de l'intégrité et de l'immutabilité de la loi de Dieu (celle qui seule démasque le péché) repousse le Sauveur dont l'unique mission a été de « sauver son peuple de ses péchés », puisque selon S. Jacques celui qui viole sciemment un seul point de la loi est coupable comme s'il les avait tous violés. Jacq. 2 : 10.

M. Sinton et le Sabbat

Si M. Sinton, ainsi que beaucoup de chrétiens dignes de respect et d'éloge, n'en est pas encore là, Dieu le lui révélera un jour ; mais en attendant, nous lui savons gré de ne pas considérer l'observation du Sabbat comme une hérésie, ainsi que le prouve le paragraphe suivant :

« ... J'estime, pour ce qui concerne la question des frères Adventistes, que si quelqu'un est personnellement convaincu qu'il doit revenir au Sabbat comme jour de repos, ce n'est pas une raison pour se séparer d'une Eglise dont les membres, si faibles et si imparfaits qu'ils soient, confessent leur foi en Jésus, le Fils de Dieu, et aux Ecritures divinement inspirées... Travaillons à rendre visible l'unité du corps de Christ, et à préparer l'Eglise tout entière au glorieux avènement du Seigneur. »

Attendons le Maître

Si M. Sinton n'est pas sabbatiste, il est bon adventiste. Voici sa conclusion, qui est aussi la nôtre :

« Les grands jugements de Dieu sur le monde, les événements douloureux qui se succèdent, l'angoisse qui secoue les nations, et qui prélude à la tempête, le déchaînement « de la mer et des flots », comme dit le Seigneur Jésus, tout cela contribuera à nous réveiller tous. Vierges sages et vierges folles entendront le cri de minuit : « Voici l'époux qui vient ». Mais il vaut mieux nous réveiller dès maintenant nous-mêmes, ajuster nos vêtements et remettre de l'huile dans nos lampes. » C'est dans un esprit de prière et de vigilance que tout vrai disciple du Seigneur doit vivre, agir et attendre son Maître. »

« Magnifiez Jésus-Christ, vous qui enseignez les hommes : magnifiez-le dans vos sermons, dans vos cantiques, dans vos prières. Déployez toutes vos énergies à tourner vers l'Agneau de Dieu les regards des âmes troublées, désorientées, perdues. Proclamez le Sauveur ressuscité, et dites à tous : Venez à celui qui nous a aimés et qui s'est donné pour nous. Que la science du salut soit le sujet de tous vos sermons, de tous vos cantiques ; qu'elle inspire toutes vos prières. Que rien dans vos prédications ne soit ajouté à Jésus-Christ, la sagesse et la puissance de Dieu. » (*Gospel Workers*, p. 160.)

* * *

« J'ai moi-même vécu comme un mendiant, pour apprendre à des mendiants à vivre comme des hommes. »

H. PESTALOZZI.

Où sont les ouvriers ?

M^{me} E.-G. WHITE

Un grand nombre d'entre nous désirent voir des âmes accepter la vérité ; mais combien y en a-t-il qui s'emploient réellement et vigoureusement pour le Seigneur ? Où sont ceux qui, humbles et fervents, travaillent à gagner des âmes par des visites, des conversations et des études de la Parole de Dieu ? Le sacrifice que nous consentirons à faire pour le bien des autres, c'est ce qui les convaincra de notre sincérité.

Voici le témoignage d'un de ceux-là :

« J'avais un si grand intérêt et un si grand amour pour les âmes qui ne connaissent pas la vérité, que j'ai quitté mon home, ma famille et mes amis, et que j'ai donné toute ma vie pour travailler à leur salut. *Ils savent que je les aime.* »

Voilà ce qui s'appelle imiter Christ. Notre vie est un témoignage qui parle plus haut que nos paroles. En qualité de disciples de Christ, nous sommes appelés au renoncement et au sacrifice. Il l'a dit lui-même : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive. » Malheureusement, il y a parmi nous du recul, et Dieu en est déshonoré. Bien des lumières sont vacillantes, et il y en a même qui s'éteignent parmi ceux qui professent attendre le Seigneur. Un bon nombre d'entre eux ressemblent aux vierges folles ; ils n'ont pas d'huile pour leurs lampes dans leurs vaisseaux. Quand le cri de minuit se fera entendre : « Voici l'époux qui vient, allez à sa rencontre », qui sont ceux parmi nous qui seront trouvés leurs lampes préparées et allumées, et eux-mêmes prêts à entrer avec Lui au festin des noces ?

Je demande à l'Eglise de se réveiller, de ramasser les précieux rayons de lumière qui lui ont été prodigués, et de lever très-haut leurs torches de façon à ce qu'elles soient vues de tous. Soyez forts dans le Seigneur. Que vos reins soient ceints, et, incapables de vous taire, allez proclamer la vérité autour de vous. Mais n'y allez pas dans un esprit de suffisance ; allez-y pressés par le Saint-Esprit, et alors vos paroles seront puissantes. Soyez comme des hommes qui attendent leur Maître : veillez et priez. Vous n'avez pas de temps à perdre : les signes avant-coureurs de sa venue s'accomplissent. Bientôt le Seigneur apparaîtra sur les nuées des cieux avec puissance et avec gloire. Il viendra pour se faire admirer par tous ceux qui croient. Frères et sœurs, êtes-vous prêts pour son apparition ?

La Bible n'est pas seulement un livre nous parlant de Dieu ; elle nous révèle Dieu, le dévoile à nos regards.

LE COMTE DE ZINZENDORF

Apôtre et philanthrope

[Le comte Zinzendorf est l'un des plus nobles chrétiens qui aient existé. Le résumé de sa vie qu'on va lire se compose exclusivement d'extraits du bel ouvrage de Félix Bovet, paru à Paris, chez Grassart, en 1860, et qui mériterait bien les honneurs d'une nouvelle édition. Nicolas-Louis, comte de Zinzendorf, naquit à Dresde le 26 mai 1700. Il eut pour parrain Spener, le père du piétisme. A dix ans, il entra au collège de Halle. Puis il fut envoyé à Wittemberg pour y étudier le droit.]

Piété précoce

« J'ai eu le bonheur, dit Zinzendorf dans ses *Discours aux enfants*, de connaître par expérience le Sauveur dès mes plus jeunes années. C'est à Hengersdorf, [bourg de Silésie, près de la frontière de Prusse], encore enfant, que j'ai appris à l'aimer. Je l'entendais sans cesse parler à mon cœur, je le voyais des yeux de la foi. On me racontait que mon Créateur s'était fait homme, et cela me touchait profondément. Je me disais en moi-même : Lors même que personne au monde ne se soucierait du Seigneur, moi, je veux m'attacher à lui, je veux vivre et mourir avec lui. C'est ainsi que pendant bien des années j'ai été en rapport avec le Sauveur d'une façon tout enfantine, m'entretenant avec lui des heures entières, comme on s'entretient avec un ami, allant et venant dans la chambre tout absorbé dans mes méditations. Dans mes conversations avec le Sauveur, je me sentais heureux et reconnaissant de tout le bien qu'il avait voulu me faire en se faisant homme.

» Mais je ne comprenais pas encore assez la suffisance du mérite de ses plaies et de son martyre. La misère et l'impuissance de ma nature ne m'étaient pas non plus entièrement révélées ; je voulais con-

tribuer moi-même à mon salut. Un jour, enfin, je me sentis si vivement ému de tout ce que mon Créateur avait souffert pour moi, que je répandis des torrents de larmes et m'attachai à lui plus intimement et avec plus de tendresse encore qu'au-

paravant. Je continuai à parler avec lui quand j'étais seul ; je croyais fermement qu'il était près de moi, et je me disais : « Il est Dieu et il me com- » prendra bien, lors même que je ne saurais pas m'expliquer. Il sait ce que je veux lui dire. » — Voilà dans quelles relations immédiates et personnelles je suis avec le Sauveur depuis plus de cinquante ans, et chaque jour j'en goûte davantage la félicité. »



Nicolas-Louis, comte de Zinzendorf (1700-1760.)

première fois, on lui remit quelque argent pour ses menus plaisirs, il ne le garda pas longtemps, mais avec cette générosité de chrétien et de grand seigneur qui fut toujours un des traits de son caractère, il s'empressa de le donner à la première personne qu'il rencontra.

Ce développement spirituel si précoce n'excluait point chez le jeune comte la naïveté de son âge ; mais la pensée qui préoccupait habituellement son esprit, l'amour qui remplissait son cœur, se retrouvaient jusque dans ses jeux enfantins. Quand il lui

Cette foi vive portait ses fruits et l'enfant cherchait à y rendre témoignage par toute sa conduite. Avouant sans peine ses fautes et s'efforçant de se corriger de ses défauts, empressé à obliger les personnes qui l'entouraient, vivement reconnaissant pour les services qu'il en recevait, bienveillant, aimant, le cœur et la main ouverts pour tous, tel était Zinzendorf dès son enfance. Lorsque, pour la

tombait sous la main du papier, une plume et de l'encre, il écrivait des lettres à son invisible Ami ; puis, ouvrant la fenêtre, il les jetait au vent, persuadé qu'elles arriveraient infailliblement à leur adresse. D'autres fois, il assemblait les gens de la maison pour leur parler du Seigneur, et quand il ne pouvait parvenir à réunir son auditoire, il rangeait devant lui les chaises et n'en faisait pas moins son discours : il fallait que ses sentiments qui débordaient dans son cœur trouvassent à s'échapper. Ce sont là des enfantillages, mais ce sont des enfantillages d'un saint.

Luttes contre le doute

Cet enfant, en qui l'on pouvait pressentir déjà un héros de la foi, connut de bonne heure les attaques du doute. Encore au berceau, il eut à combattre ce serpent redoutable qui tentait de l'étouffer dans ses plis. Il lui résista et le vainquit.

« J'étais dans ma huitième année », raconte-il, « lorsqu'un soir un cantique qu'avait chanté ma grand'mère avant d'aller se coucher me jeta dans de telles méditations, puis dans de si profondes spéculations, que de toute la nuit je ne pus dormir. J'étais si absorbé dans mes pensées que je ne voyais et n'entendais plus. Les idées les plus raffinées de l'athéisme se déroulèrent dans mon âme ; elles eurent une telle prise sur moi, elles me dominèrent tellement, que tous les doutes de l'incrédulité que j'ai vu exprimés plus tard m'ont paru très faibles et très pauvres en comparaison, et n'ont fait aucune impression sur moi.

» Mais mon cœur restait sincèrement attaché au Sauveur, et je pensais bien des fois que, lors même qu'il serait possible qu'il y eût un autre Dieu que lui, j'aimerais mieux être damné avec lui que d'être dans le ciel avec un autre.

» Tous les raisonnements, tous les doutes qui se sont plus tard présentés à moi n'ont pu me faire d'autre mal que de me tourmenter l'esprit et de m'empêcher de dormir ; mais ils n'ont jamais produit le moindre effet sur mon cœur. Le Fils de Dieu est mon Sauveur : voilà ce dont j'étais aussi sûr que de mes cinq doigts. Je l'avais aimé depuis tant d'années, je l'avais si souvent invoqué ! tant d'expériences douces et amères, tant d'actions de grâces, tant de châtiments, tant de prières exaucées s'étaient alternativement succédés pour moi ! Ce que je croyais m'était cher, ce que je pensais m'était odieux ; je pris alors la ferme résolution de faire usage de ma raison dans les choses humaines et de la développer autant que possible, mais de m'en tenir tout simplement, dans les choses spirituelles, à la vérité que mon cœur avait saisie, de faire reposer sur elle toutes les autres vérités et de rejeter immédiatement tout ce que je ne pourrais pas en déduire... »

[Etudiant à Wittemberg, le jeune homme continua à être dominé par ses préoccupations religieuses.]

Il se livrait à des exercices ascétiques, consacrait des nuits entières à la prière et à la méditation et célébrait chaque semaine un jour de jeûne qu'il passait dans la solitude et l'étude de la Parole de Dieu...

Séjour à Paris

[Craignant pour leur fils ces exercices religieux qui leur paraissaient exagérés, ses parents l'envoyèrent faire un séjour à Paris. « Si c'est pour me rendre mondain, dit Zinzendorf, qu'on veut absolument m'envoyer en France, je déclare que ce sera de l'argent perdu. »]

Ce séjour fut de courte durée ; ce qui lui donna de l'importance pour le développement du comte, ce fut le commerce qu'il eut avec les plus hauts dignitaires de l'Eglise romaine, non seulement avec le Père de la Tour et le cardinal de Noailles, mais encore avec les évêques de Châlons, de MontPELLIER, de Boulogne, le Père d'Albizi et plusieurs autres...

Ni les distractions des voyages, ni les attraites de la vie du monde, ni les douceurs de la vie de famille ne parvenaient à le détourner un instant de ses pensées habituelles ou de ses exercices de piété. Le dimanche, par exemple, il passait plusieurs heures dans une retraite complète, à laquelle rien ne pouvait l'arracher. On essaya souvent de le détourner de sa manière de vivre, qui paraissait étrange, mais toutes les tentatives furent vaines. « J'aime mieux, écrivait le comte à cette époque, j'aime mieux être méprisé et haï à cause de Jésus, que d'être aimé pour moi-même et d'être empêché par là de servir le Seigneur en toute simplicité... »

Mais les affaires de l'Eglise de France lui tenaient toujours à cœur, et, malgré la défection du cardinal de Noailles, la cause ne lui paraissait pas encore perdue ; il écrivit plusieurs lettres aux évêques appelants de sa connaissance pour les encourager à tenir bon. « J'ai cette espérance, disait-il, que Dieu soutiendra par vous la vérité en France. On ne vous coupera pas la tête pour cela ; et quand cela serait, y a-t-il une plus belle mort que de mourir pour la vérité ? Que Dieu vous assiste par sa force invincible ! Confiez-vous en Celui qui est venu pour détruire les œuvres du diable. »

Projet de mariage

Il y avait dans sa piété... quelque chose de chevaleresque et de passionné, qui trahissait en lui le poète et le gentilhomme, mais transfigurés par la grâce. Son âme était dévorée du besoin de sacrifice. L'épisode que nous avons à raconter maintenant pourrait en servir de preuve.

Après avoir quitté Oberbirg, Zinzendorf passa à Nuremberg, puis alla au château de Castell, pour y rendre visite à une de ses tantes. Il s'était proposé de n'y rester que huit jours, mais il fut surpris par la fièvre et dut s'arrêter là deux mois entiers. Pendant ce séjour forcé à Castell, il apprit

à connaître la plus jeune des filles de la comtesse, sa cousine Théodora, dont la piété et les qualités aimables firent une vive impression sur lui. Il la demanda en mariage à sa tante : celle-ci, dont il avait gagné à un haut degré l'estime et l'affection, lui déclara que non seulement elle approuvait ce mariage, mais qu'elle le désirait de tout cœur. On obtint également le consentement du tuteur. Quant à la jeune fille, elle ne dit ni oui ni non ; elle n'éprouvait pas une inclination particulière pour son cousin, et se contenta de répondre un peu vaguement qu'elle consentirait à ce mariage si Dieu lui faisait voir que c'était sa volonté et y disposait son cœur. Elle ne laissa pas cependant de donner son portrait à Zinzendorf et de l'engager à revenir.

Zinzendorf partit, plein d'espérance, pour aller demander de son côté le consentement des siens, qu'il n'eut pas de peine à obtenir, et il reprit bientôt, le cœur joyeux, la route de Castell. Un accident vint l'arrêter en chemin. Au passage de l'Elster, près de Plauen, il faillit perdre la vie. Forcé de s'arrêter à Plauen, avant de poursuivre sa route, il écrivit de là à son ami le comte de Reuss, sur les terres duquel il se trouvait, pour lui raconter l'accident qui venait de lui arriver et la préservation merveilleuse dont il avait été l'objet. Le comte de Reuss l'engagea à venir le trouver à Ebersdorf. Zinzendorf se rendit à cette invitation.

Henri XXIX, comte régnant de Reuss-Ebersdorf, était un ami intime de Zinzendorf ; les deux jeunes gens étaient animés des mêmes sentiments de piété. Il n'y avait pas très longtemps qu'ils s'étaient trouvés ensemble à Paris.

Depuis peu de retour de ses voyages, Henri venait d'atteindre sa majorité et de commencer à régner par lui-même, et Zinzendorf lui avait écrit à cette occasion une lettre pleine de la plus tendre affection.

Abandon chevaleresque de son projet

Pendant la courte visite de Zinzendorf à son ami, la conversation tomba sur le mariage de celui-ci ; on jugeait que c'était le moment pour lui de prendre une compagne, et l'on consulta Zinzendorf sur le choix qu'il y avait à faire. On passa en revue tous les partis que pouvait présenter alors le *Saint Empire romain*, jusqu'à ce qu'enfin la douairière de Reuss, mère d'Henri, s'écria : « De toutes les personnes dont on a parlé, c'est de Mlle de Castell que l'on a fait le plus grand éloge ; mais il ne faut pas songer à elle, et Zinzendorf sait pourquoi mieux que personne. »

A ces mots, Zinzendorf crut soudain sentir que Dieu l'appelait à renoncer à celle qu'il aimait, en faveur de son ami le comte de Reuss. Il en prit sans hésiter la résolution. Le résistance d'Henri, qui ne voulait pas consentir à ce sacrifice, ne parvint pas à l'en détourner. Il persista dans sa décision et

déclara qu'il était prêt à faire tout ce qui était en son pouvoir pour unir son ami à sa cousine Théodora. Il fit dételer les chevaux de poste qui l'attendaient déjà à la porte et le pressa vivement de l'accompagner à Castell. Henri céda. On partit, et, grâce à l'insistance qu'y mit Zinzendorf, le mariage d'Henri et de Théodora fut bientôt conclu.

Il y a quelque chose de si inaccoutumé dans cette conduite de Zinzendorf qu'elle paraîtra sans doute étrange, et ses ennemis n'ont pas manqué, cela va sans dire, de la tourner en ridicule ou de la présenter même sous un jour défavorable à son caractère. Il semble que ce soit le fait d'une âme exaltée et malade de renoncer sans motif suffisant, paraît-il, à ce qu'elle désire le plus. Sans juger nous-mêmes de cette affaire, nous citerons littéralement, pour que l'on puisse se faire une idée des divers mobiles qui déterminèrent Zinzendorf, quelques lignes qu'il écrivait à cette occasion, et dans lesquelles il expose franchement les sentiments qui le faisaient agir.

« Si Théodora épouse mon ami de cœur, le comte Henri XXIX, elle sera par là arrachée aux vanités du monde. En outre, même pour les avantages extérieurs, il est un meilleur parti que moi, car c'est un comte régnant, tandis que moi je suis ici-bas un pèlerin, un pauvre serviteur de Jésus. Il trouvera en elle une épouse qui, par la grâce de Dieu, est disposée à se consacrer au Sauveur, et c'est là ce qu'il lui faut. Pour moi, ou bien je ne me marierai pas, ou bien Dieu prendra soin de me pourvoir d'une autre manière. D'ailleurs, j'aime trop Théodora, je tiens trop à elle : cela pourrait être fâcheux et pour moi et pour elle. Et puis nous sommes trop proches parents, et ma grand-mère, qui d'ailleurs n'a rien contre elle, trouvait qu'il y aurait eu là à réfléchir. Mais que deviendrai-je, si je dois m'arracher d'elle et la céder au comte de Reuss ! Ne m'en coûtera-t-il pas la vie ?... Mais quoi ! si le Seigneur trouve meilleur qu'elle épouse le comte de Reuss, devrai-je ne pas lui faire le sacrifice de ce que j'aime le mieux au monde, de ce qui m'est plus cher que moi-même ? »

Zinzendorf assista aux fiançailles d'Henri et de Théodora ; il appela lui-même la bénédiction divine sur les futurs époux par une prière émouvante qui arracha des larmes à tous ceux qui étaient présents. Il avait en outre composé pour cette fête une cantate qui fut exécutée après la cérémonie. Peu de jours après, il repartit avec son ami pour Edersdorf...

[En 1722, il se maria avec la comtesse Erdmuth-Dorothee de Reuss-Edersdorf, une âme pieuse qui le seconda dans ses labeurs avec un rare dévouement.]

Origines protestantes de la Moravie

[Avant de passer à la fondation de la communauté morave, le biographe de Zinzendorf jette un coup d'œil sur l'histoire religieuse de la Bohême et de la Moravie.]

...Les habitants de ces contrées avaient reçu l'Évangile, ... des moines grecs Cyrille et Métho-

dans le pays dut faire quelques concessions aux habitants catholiques et accorder, par exemple, la lecture des livres saints et la célébration du culte en langue vulgaire. Le pape Grégoire VII s'efforça d'envoyer aux Bohèmes les bulles émanées par ses prédécesseurs et qui visaient qu'on apparût, et un esprit d'indépendance continua à fermenter sourdement dans le peuple et dans le clergé même. La Bohême devint un foyer d'opposition, « un asile d'herésie », comme l'appelait plus tard Étienne Sébastien.

Le fameux réformateur de Lyon, Pierre Valdo, vint lui-même y chercher un refuge, et pendant tout le moyen âge la petite église évangélique de Bohême priva de toute existence officielle, déclinée par les persécutions et les défections, ne continua pas même à subsister au demi jour, recrutant les débris de toutes les sectes condamnées, de toutes les hérésies avortées. Sous Jean Huss, elle devint agressive au catholicisme; sous ses successeurs, elle défendit par les armes son existence, à laquelle se liait la cause de la nationalité bohème.

Avec le temps, il s'était formé dans l'Église de Bohême deux camps dont l'un celui des thaborites, se plaçant en opposition formelle à la domination de la cour de Rome et prétendant, comme les valdois, maintenir dans sa pureté la constitution de la primitive église apostolique.

« Vers 1430, les thaborites changèrent leur nom en celui de frères de Bohême, et en 1456 ils commencèrent à former une communauté séparée du reste des adhérents de Huss ou calixtins... La persécution... n'affaiblit ni le zèle, ni le courage des thaborites... »

« Ils assemblèrent un synode dans un lieu nommé Lhota, et constituèrent leur église en ôtant des anciens, selon la coutume des premiers chrétiens.

« Ayant adopté les mêmes dogmes que les valdois, leurs prêtres reçurent l'ordination d'Étienne le Vaudois, évêque de Vienne (en Dauphiné), ce qui les fit souvent désigner sous le nom de vaudois. Cette première église protestante slave souffrit la plus incessante persécution et fut obligée de tenir son culte dans les cavernes des forêts et autres lieux secrets. »

Tantôt persécutée à outrance, tantôt jouissant de quelque relâche sous le règne de princes plus tolérants, la communauté des frères atteignit l'époque de la Réformation de Luther. Ce grand événement lui donna une nouvelle vigueur... [Mais après la guerre de trente ans] le traité de Westphalie, qui assura les droits des protestants allemands [en Autriche], ne fit aucune mention des frères de Bohême. Plusieurs d'entr'eux, fuyant les persécutions... allèrent chercher un asile en Pologne, en Prusse et en Saxe, et y fondèrent de petites communautés...

Fondation de la communauté de Herrnhout

[Un certain nombre de persécutés virent de mauvais œil à Zinzendorf. Celui-ci qui voulait de quitter une place à la cour de Dresde pour travailler au service de Dieu — les joignit à bras ouverts et les installa sur ses terres. Ce fut là qu'il organisa avec son ami Jean de Wattenville, de Hainau, la colonie morave de Herrnhout dont il fut nommé directeur, et dont le pieux Kuhn fut le pasteur. Il rédigea un certain nombre de statuts conformes à la pratique des églises apostoliques et à l'ancienne constitution de l'Église des Frères, et les soumit aux habitants de Herrnhout qui s'engagèrent à les observer (1727).]

[On y lisait ce préambule:] « Les membres de la communauté de Herrnhout doivent avoir un amour constant pour tous leurs frères, les enfants de Dieu de toute religion; ils ne doivent se permettre ni jugement, ni blâme, ni parole inconsidérée contre ceux qui pensent autrement qu'eux, mais ils doivent veiller sur eux mêmes pour maintenir parmi eux la pureté de l'Évangile, la simplicité et la grâce. »

[À Herrnhout] le luxe était soigneusement banni de la toilette des femmes; on proscrivait toute parure et tout bijou, et l'on s'interdisait même le parasol et l'éventail. Un petit chapeau très simple ou, plus communément, un bonnet blanc sans dentelles, attaché par un ruban de soie, faisait toute leur coiffure. La couleur de ce ruban servait à distinguer les sœurs des différents chœurs: il était blanc pour les veuves, bleu pour les femmes mariées, rose pour les sœurs non mariées, rouge pour les jeunes filles de quatorze à dix-huit ans...

On ne portait jamais le deuil, car la mort ou, comme on disait à Herrnhout, le retour dans la patrie, ne devait pas, d'après le sentiment de Zinzendorf, être considéré comme un sujet de douleur...

Désirant aussi se conformer avec une fidélité toujours plus scrupuleuse aux préceptes du Seigneur, il n'hésita pas à introduire dans sa maison une pratique religieuse négligée par les églises protestantes: le lavement des pieds. Il voyait dans les paroles du Seigneur (Jean 13: 14, 15) une institution positive.

Note. — Ce ne fut que plus tard, à Herrnhag, que cette cérémonie s'introduisit dans le culte public; on la célébrait avec la sainte cène. L'Église des Frères l'a abolie en 1818.

Études théologiques, Voyages missionnaires, Union doctrinale

[Sous un nom d'emprunt, il fit des études théologiques à Stralsund, en Prusse, reçut les saints ordres à Tubingue, et fut consacré évêque de la congrégation morave avec la sanction du roi de Prusse.

Exilé par le gouvernement de la Saxe (1736), Zinzendorf s'établit dans la Wetterau où il fonda les églises de Marienbad et de Herrnhag; pendant les dix années de son exil, il fit de grands voyages en

Europe, aux Antilles et aux Etats-Unis. En 1761, on le trouve à Genève, accompagné d'une suite nombreuse. Il en profita pour adresser un mémoire en français à la vénérable Compagnie des pasteurs.

En 1742, Frédéric II accorda aux Frères l'autorisation générale de s'établir dans tous ses Etats avec une pleine liberté de conscience et de culte.

Le voyage du comte en Amérique où il fonda treize communautés, fut marqué par un développement du plus haut intérêt dans ses idées religieuses. Il s'y trouva en présence d'une singulière bigarrure théologique et ecclésiastique.

Il y avait d'abord des quakers, puis des schwenkfeldiens et des inspirés d'Allemagne; puis des menonites, qui ne voulaient baptiser que des adultes; des baptistes qui partageaient sur ce point la doctrine des menonites, mais qui tenaient en outre à ce que le baptême fût fait par immersion; des sabbatistes, petite église détachée de la précédente et qui, à la pratique du baptême par immersion, joignait la célébration du samedi et refusait de chômer le dimanche. Il y avait enfin des séparatistes, des régénérés, et des anachorètes, sectes moins importantes et qui ne pouvaient ou ne voulaient pas se grouper en églises.

Comme l'unité de la foi ne peut s'établir qu'avec des convictions unanimes. Zinzendorf ne redouta pas la périlleuse entreprise de fonder une église sur l'unanimité des sentiments basés uniquement sur la Parole de Dieu. Il fut nommé syndic d'une Convention nommée à cet effet.]

Ces fonctions de syndic, c'est-à-dire de président, n'étaient pas faciles à remplir au milieu d'une assemblée composée d'éléments si hétérogènes, et Spangerberg, qui connaissait tous ces « esprits baroques », s'étonne que le comte soit venu à bout de sa tâche. Il fallait avant tout trouver une méthode et convenir de certaines règles générales à suivre dans la discussion. La première règle qu'il fit adopter fut celle de se soumettre à l'Écriture sainte; elle était conçue en ces termes :

« Sur tous les passages qui ne sont évidemment ni prophétiques, ni mystiques, ni du style figuré, mais qui au contraire sont clairs et aisés à comprendre pour chacun, et qui présentent le même sens dans les textes originaux, dans toutes les éditions et dans les versions usitées, sur tous ces passages-là nous ne permettrons plus que l'on dispute; mais nous nous servons de cette épée de l'Esprit pour terrasser immédiatement toute doctrine qui y serait contraire. Que si, en pareil cas, l'un de nous n'est pas encore prêt à abandonner pour cela son opinion, il se souviendra au moins que dans une assemblée solennelle de chrétiens, il n'est pas convenable de parler dès que l'on a contre soi un texte formel de l'Écriture sainte. »

Zinzendorf, observateur du Sabbat

[L'unité doctrinale et ecclésiastique entre disciples de Jésus-Christ n'est possible qu'à condition que chacun apporte un absolu détachement de ses propres idées et une soumission entière à la Parole de Dieu, ainsi que Zinzendorf l'expose dans la règle qu'on

vient de lire. Il était prêt, quant à lui, à donner l'exemple, à se laisser instruire, et à accepter des lumières nouvelles ou des devoirs nouveaux, si étranges qu'ils lui semblassent. On va en voir la preuve.]

Après la clôture du septième synode, Zinzendorf se rendit à Bethléem. Un nouveau renfort de cent vingt Frères venait d'y arriver d'Europe. Le comte donna alors à cette colonie une organisation régulière à peu près pareille à celle des communautés moraves d'Allemagne. Cette communauté américaine avait cependant quelques institutions qui lui étaient particulières; par exemple, la célébration du septième jour de la semaine comme jour de repos. Zinzendorf avait toujours célébré autant que possible le Sabbat, en s'abstenant, ce jour-là, de travaux pénibles, et en le consacrant à la prière. C'est ce jour aussi qu'il choisissait de préférence pour les agapes. Ce qui donnait, à ses yeux, au samedi une valeur particulière, c'était la bénédiction prononcée sur ce jour par l'Éternel, après l'achèvement de la création; c'était aussi et principalement la pensée que ce jour était celui pendant lequel le Seigneur Jésus avait reposé dans le tombeau.

[Avant son voyage en Amérique, Zinzendorf écrivait: « Depuis bien des années, j'emploie le Sabbat pour le repos et notre dimanche pour la proclamation de l'Évangile. »

Dans un testament provisoire datant de la même année, il dit: « Les jours que nous observons sont le dimanche comme jour de la résurrection du Seigneur et le Sabbat ou le vrai jour du repos auquel nous nous réunissons et célébrons la sainte cène. » (*Birndingsche Sammlung*, Leipsig, 1742, sec. 8, p. 227.)

La résolution prise à Béthel, Pensylvanie, en 1741 est rédigée en ces termes: « Décidons que l'église de Béthel observera le septième jour comme jour de repos. » La chose (dit Spangenberg) avait été étudiée sous toutes ses faces par le conseil d'église. Toutes les raisons pour et contre ayant été soigneusement pesées, on arriva à l'engagement unanime d'observer le jour du Seigneur comme le jour du repos. » (*Zinzendorf Leben*, V, 1421, 1422. Varnhagen von Ense. Biographische Denkmale Berlin, 1846 V, 361.) Cité par L. R. C.]

Jésus-Christ, unique source du Salut

« Plus encore que tous les autres chrétiens, les Adventistes du septième jour devraient élever Dieu aux yeux du monde. Le message du troisième ange comprend la vérité du Sabbat, et il faut la proclamer; mais le point essentiel vers lequel tout converge, c'est Jésus-Christ. Il ne faut pas l'oublier. C'est à la croix de Christ que la miséricorde et la vérité se sont rencontrées, que la justice et la paix se sont entrebaisées. Il faut que le pécheur regarde au Calvaire, qu'il croit aux mérites du Sauveur avec la foi simple d'un petit enfant, qu'il se confie en sa miséricorde et accepte sa justice. » (*Gospel Workers*, pp. 156, 157.)

NOUVELLES DE L'ŒUVRE

En Algérie

Bordée par la Méditerranée, le Maroc, le Sahara et la Tunisie, l'Algérie est une très belle colonie, fertile dans ses trois départements; parfois cependant, la sécheresse y occasionne de terribles ravages. L'agriculture et la viticulture en sont les principales ressources. La population est assez bigarrée; l'élément indigène y domine. Arabes, Israélites, Espagnols, Français et Italiens, tels sont les peuples que l'on y trouve, en suivant l'ordre numérique. La grande majorité de l'élément européen: Espagnols, Français et Italiens appartient, théoriquement tout au moins, à la religion catholique romaine.

Les Israélites sont établis sur cette terre africaine depuis de nombreux siècles, ils furent longtemps assujettis à la domination arabe; ils en ont du reste conservé la langue, qu'ils parlent très couramment. Etant en grand nombre, ils ont également conservé leurs coutumes antiques, et sont pour la plupart, de fidèles observateurs du Sabbat et de leurs fêtes cérémonielles. Commerçants et financiers, très solidaires entre eux, ils forment un peuple à part, très réfractaire à l'Évangile. Si l'un d'entre eux acceptait Jésus pour Sauveur, il serait immédiatement mis à l'index par sa famille et ses coreligionnaires, ce qui nécessiterait son départ de la contrée. Peu d'efforts missionnaires ont été faits en leur faveur; néanmoins, plus d'un de ces fils d'Abraham se demandent si malgré tout, le Crucifié de jadis n'est point « Celui » dont les prophètes ont parlé. Dans leurs synagogues, la lecture des livres saints se fait en langue hébraïque, langue qui n'est bien comprise que par une très faible minorité, de telle sorte que leurs connaissances religieuses sont assez rudimentaires.

La population arabe n'accepte la civilisation qu'avec répugnance. Elle apprécie l'occupation française qui lui laisse une pleine et entière liberté, qui lui apporte l'exemple du travail méthodique et persévérant, et qui surtout lui fournit bien des débouchés pour ses produits agricoles ou manufacturés; mais ils préfèrent leur vie rustique à la nôtre plus confortable.

Les travailleurs agricoles habitent autour de la ferme qui les occupe, dans de petits « gourbis » aux murs de terre et à la toiture de chaume. Sans fenêtre, ayant, en guise de porte, une petite ouverture si basse que pour pénétrer dans l'intérieur il faut se courber en deux, une seule pièce (2 m. x 3 m. environ) forme l'habitation de ces pauvres gens. Une simple natte en alfa sert de lit à toute la maisonnée comprenant généralement le mari, une ou deux femmes et un nombre respectable de bambins. Leur alimentation est très frugale, le couscous et du pain d'orge en forment la base.

Les femmes filent et tissent la laine pour en faire des burnous, grandes pèlerines qui constituent le vêtement masculin. Il n'est pas rare de voir un arabe



En haut : Types algériens
En bas : Famille arabe réunie devant le « gourbis »

revêtu de deux ou trois burnous superposés: c'est un signe de richesse.

Peu courageux au travail, l'Arabe manque totalement de prévoyance, sans doute à cause de sa religion qui peut se résumer en un seul mot: « *Mektoub* » (c'était écrit). Quoi qu'il lui arrive, tant le mal que le bien, est une dispensation d'Allah. Pendant les années d'abondance, il se réjouit, et dépense, au jour le jour, tout ce qu'il gagne; puis, lorsque la disette sévit, il souffre de la faim, parfois il en meurt, mais en murmurant, aussi résigné que convaincu, le fatidique « *Mektoub* » qui satisfait son esprit sinon son estomac.

La femme arabe vit dans une condition déplorable; vendue par son père, elle est achetée par un homme dont elle devient l'esclave. La civilisation est impuissante à alléger le fardeau qui pèse si lourdement sur les épaules de l'Arabe; il faut plus et mieux que cela: il faut l'Évangile.

M.-J. BUREAUD.

« Il faut enseigner aux hommes que Jésus-Christ est leur salut et leur justice. » (*Gospel Workers*, p. 162.)

Ile Maurice

Extraits d'une lettre de sœur A. LeMême, en date du 9 août 1922.

Je m'efforce, avec l'aide du Seigneur, de créer le plus d'intérêt possible dans les groupes de famille et parmi les enfants, que j'aime beaucoup à instruire. Nous comptons ce trimestre un groupe de famille de plus rattaché à l'église de Rose Hill; il s'agit d'une famille d'origine musulmane, dont la mère est aveugle. Cette sœur, ainsi que son fils ont une bonne éducation et une instruction soignée; ils trouvent leur joie dans la lecture de la Parole de Dieu, et se nourrissent de ses sublimes vérités. Dieu en soit loué!

J'aurai, Dieu voulant, le trimestre prochain, le grand bonheur de compter trois nouveaux groupes de famille de plus: deux à Curepipe et le troisième à Quatre Bornes dans une famille hindoue. Il se forme dans ce milieu un intérêt vraiment remarquable. Notre frère Cunrah instruit une famille depuis quelque temps déjà. La fillette, âgée de 15 ans, infirme, est celle qui est le plus assoiffée de vérités. Elle lit le tamil et s'exprime en patois. Elle est si heureuse de me voir, et d'avoir chez elle une école du Sabbat! Cette famille est composée de cinq membres qui étudient la Parole de Dieu, et s'inscrivent comme membres de l'école du Sabbat. Je les instruis en patois, au moyen des « Picture Rolls », ce qui éveille chez eux beaucoup d'intérêt. Je visite et instruis régulièrement ces trois nouveaux groupes, ainsi que deux autres à Bon Espoir et Poudre d'Or. Ces deux derniers étant très éloignés, notre frère Cunrah en prend soin tous les quinze jours.

Comme vous le verrez par mon rapport, nos écoles sont composées de 181 adultes et de 85 enfants, les plus âgés ont 13 et 14 ans. Ces petits doivent être soigneusement instruits et suivis. Je m'efforce de toutes les façons de rendre attrayantes les classes d'enfants, et de faire aimer aux jeunes la lecture de la Parole de Dieu. Tous les petits, en général, sont vraiment plaisir, chacun d'eux cherche à faire un petit travail missionnaire; même les tout petits âgés de cinq ans. Pour porter aussi leurs petits dons à la librairie, quelques-uns ont vendu des livres, d'autres ont fait différents petits travaux qu'ils ont eux-mêmes vendus, et dont le bénéfice a été versé pour la Grande Semaine. C'était vraiment touchant de les voir tous à l'œuvre, s'efforçant de faire quelque chose de leurs petits doigts. Quelques petits garçons ont peint des textes, d'autres ont fait quelques petits travaux sculptés et peints; les petites filles, des travaux à l'aiguille. La somme recueillie en vendant leurs objets s'est élevée à 16 Rs. 80. C'est joli n'est-ce pas? C'est un petit commencement qui, avec l'aide du Seigneur, s'étendra. Ils se proposent tous déjà de travailler pour la Collecte d'Automne et les dons de fin d'année. Pour qu'ils puissent gagner eux-mêmes l'argent qu'ils donnent, je les réunis régulièrement et les fais travailler à différents ouvrages qui sont vendus au fur et à mesure, et dont le bénéfice est mis en réserve pour leur part à différentes contributions pour l'œuvre. Ceci encourage chez eux le sacrifice et l'amour de donner pour la cause du Seigneur. Que Dieu les aide tous à grandir dans sa crainte, dans son amour et dans l'esprit de sacrifice!

Que le Seigneur nous aide à tous et fasse grandir le nombre des membres de notre Ecole du Sabbat dans l'île Maurice et partout ailleurs! Que son Esprit soit à l'œuvre dans tous les cœurs et les sanctifie!

Conférence d'Alsace-Lorraine

L'assemblée annuelle de la Conférence d'Alsace-Lorraine a eu lieu cette année à Strasbourg, du 16 au 20 août, dans notre nouvelle salle de culte, 144 Grand-rue. Mardi soir, 15 août, nous nous réunissions pour la première fois dans cette salle; c'était tout à la fois pour la dédicace de notre nouveau sanctuaire et pour commencer notre congrès par une réunion de prière. Dieu nous a certainement aidés à trouver un si bel endroit pour nous rassembler; qu'Il veuille aussi nous accorder une grande moisson d'âmes dans ce lieu!

Nous avons beaucoup apprécié la présence de nos frères Olson, Badaut, Caviness, Gerber, Green et Simon, qui nous apportèrent de nombreux encouragements et de précieuses instructions, et qui furent entre les mains de Dieu un moyen de bénédiction pour tous nos frères et sœurs. L'Esprit de Dieu était à l'œuvre. Les rapports présentés par les secrétaires des différents départements et l'augmentation en membres dans notre Conférence furent une raison de gratitude envers Dieu.

Ce fut en particulier durant le Sabbat, 19 août, que les plus riches bénédictions nous furent accordées. Frère Olson nous adressa un vibrant appel de placer sur l'autel de Dieu tout ce que nous sommes et ce que nous avons, en vue d'obtenir le prix inestimable de la vie éternelle. Mat. 13: 45, 46. Une collecte faite en faveur des missions rapporta la somme de 10.700 francs. L'après-midi, frère V. Monnier fut consacré au ministère. Frère Simon, dans une réunion subséquente, nous adressa des paroles pleines d'encouragement et d'onction en vue d'une expérience plus élevée dans notre vie chrétienne.

Cinq réunions d'affaires eurent lieu. La commission des résolutions présenta des vœux et résolutions sur les sujets suivants:

Gratitude vis-à-vis de Dieu; adoption d'un objectif de 150 personnes à amener à la vérité pendant l'année; envoi de quinze jeunes gens à l'école cette année; une somme de 18.000 francs à réunir pendant la collecte d'automne; une observation plus stricte du Sabbat et des instructions sur la réforme sanitaire; un effort nouveau dans l'œuvre du colportage; adoption des recommandations du comité des publications; création de classes d'isolés dans nos écoles du Sabbat, et cours de lecture pour notre jeunesse. Ces résolutions furent adoptées.

La commission des nominations présenta le rapport suivant qui fut accepté:

Président: D.-N. Wall,
 Secrétaire-trésorier: G. Haberey,
 Gérant de la Société de traités: G. Haberey,
 Chef-colporteur: W. Lagger,
 Secrétaire du Département de la Mission intérieure: G. Haberey,
 Secrétaire de Dép. de l'école du Sabbat: P.-J. Frei,

Secrétaire du Dép. de la Jeunesse : G. Haberey.
Le choix des secrétaires du Département de l'éducation et du Département médical est confié au comité de la Conférence.

Comité de la Conférence : les frères D.-N. Wall, J. Fehr, Frei, Monnier, Boch, Zigan, Kiehl.

Commission pour la vérification des comptes : les frères Erdmann, Keller, Brobecker, Hof, Eisenmann, Wieser, Naas et Gutekunst.

Le rapport suivant de la commission des lettres de créance fut adopté :

Prédicateurs consacrés : D.-N. Wall, J. Fehr, P.-J. Frei, V. Monnier ;

Prédicateurs autorisés : G. Haberey, W. Lagger, Sr L. Gerber, Sr Fuchs, Sr M. Wall ;

Colporteurs : F. Feger, Th. Niederbuehl, Sr. Fuchs.

Avec une nouvelle inspiration, nous voulons travailler au salut des âmes avant qu'il ne soit trop tard, Que Dieu se souvienne de son œuvre en Alsace-Lorraine ! et que nos frères et sœurs ne nous oublient pas dans leurs prières !

D.-N. WALL, *président*.
G. HABEREY, *secrétaire*.

Gland

Le Sabbat, 16 septembre, fut un beau jour pour l'église de Gland. Quatre chères âmes, parmi lesquelles trois jeunes sœurs, vinrent grossir les rangs du peuple de Dieu. Combien notre joie est profonde lorsque nous recevons dans l'Eglise ces jeunes plantes qui donnent au Seigneur les prémices de leur vie ! Un devoir repose sur l'Eglise de Dieu ; c'est de prendre soin de ces jeunes cœurs, en les soutenant dans les luttes de la vie.

La pluie était tombée toute la semaine, mais le Seigneur, dans sa bonté, nous accorda un beau soleil ce jour-là ; il semblait que le ciel entier s'associait à notre joie.

Le Sabbat 2 septembre, nous avons déjà eu le plaisir de baptiser une sœur ayant fait un séjour au sanatorium, et qui, convaincue de la vérité, demanda le baptême avant de retourner chez elle. Cette sœur, habitant la France, se joindra à l'église de Thiers. Elle est remplie de zèle pour son Dieu, en dépit de l'opposition qu'elle rencontre.

Que l'Eternel accompagne ces chères âmes dans le chemin étroit, et qu'Il les conduise victorieuses au port !

MARIE PROVIN.

D'un bout à l'autre des Ecritures la même invitation résonne à nos oreilles : « Viens », « entre » (Gen. 7 : 1 ; Apoc. 22 : 17), et celui à qui nous devons aller est à la fois celui qui a donné la révélation et celui qui en est l'objet (Mat. 11 : 27, 28).

« Le Dieu qui habite des régions que nos sens ne peuvent explorer, que la pensée même ne peut se représenter, est descendu ici-bas et s'est fait connaître aux hommes en la personne de Jésus-Christ. » (*The Expositor's Bible, Colossian, p. 72.*)

Lettre d'un prisonnier

Lettre écrite au président de la Société missionnaire de Gland par un prisonnier

Monsieur,

Avec empressement et plaisir, je répons à votre demande adressée à notre bon géolier ces jours derniers, car je sais que votre journal *Les Signes des Temps* est une publication qui a sa place marquée parmi nous. C'est une bénédiction que Dieu nous envoie, à nous dont la foi est ébranlée, quand il nous est permis de commenter et de méditer les passages des Saintes Ecritures. Mon joug est plus léger et ma peine moins dure ; car quiconque met sa confiance en Christ, notre Sauveur, reçoit sa bénédiction.

C'est lui qui me donne courage et foi, car il a souffert beaucoup plus encore pour nos péchés, et nous a montré combien est grande sa puissance. C'est encore lui qui nous accorde sa pitié, sa miséricorde, et sa grâce dans toutes nos afflictions et dans toutes nos épreuves ; c'est lui qui bénit, c'est lui qui châtie : que sa volonté soit faite. Jésus est notre Bon Berger. Il veut la justice, et il rendra à chacun selon ses œuvres.

Aussi je loue le Seigneur, et je bénis ceux qui, comme vous le faites, prêchent pour l'avancement de son règne, et font connaître par votre journal, à ceux qui les méconnaissent, les bontés de son amour pour nous, afin qu'au jour du Jugement dernier il puisse nous recevoir dans son sein en nous donnant sa paix et sa bénédiction, et qu'il nous dise : « Tes péchés te sont pardonnés, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur. »

Il est à désirer que tous ici puissent prendre connaissance de votre utile publication qui ne peut que prospérer par la grâce de Dieu, afin que chacun ait le courage de supporter la peine qui lui est infligée avec résignation.

C'est en chrétien converti que je vous écris, et je vous prie de croire en la gratitude de tous ceux qui auront le privilège de lire et méditer vos nobles paroles et vos hautes pensées. Je remercie le Seigneur de la grâce qu'il m'a accordée de pouvoir le glorifier, et j'ajoute, pour celui qui manque de foi, ces vers qui sont bien véridiques :

Malgré les noirs soucis, les chagrins, les chimères,
Et les déceptions et les peines amères
Et tout ce qui nous blesse et nous meurtrit le cœur
En Jésus Tout-Puissant, crois, lutte, espère, aime...
Et tu seras vainqueur !

Veillez croire, Monsieur à toute ma sympathie et à toute ma reconnaissance, et soyez assuré que votre journal sera certainement le bienvenu pour chacun de nous.

Mon âme bénit l'Eternel et n'oublie aucun de ses bienfaits !

UN MALHEUREUX.

« Christ crucifié, Christ ressuscité, Christ enlevé au ciel, Christ revenant sur la terre, voilà ce qui devrait attendrir le cœur des prédicateurs. Ce n'est qu'à cette condition qu'ils pourront présenter ces vérités avec amour et une conviction profonde. » (*Gospel Workers, p. 159.*)

REVUE ADVENTISTE

Le frère Fishel, directeur du colportage en Angleterre, à peu près remis de son grave accident, a pu reprendre ses occupations.

* * *

De passage à la maison d'Édition l'élève Jeanne Gilles, de Bruxelles, en route pour Collonges.

* * *

Les premiers jours d'octobre sont arrivés à Paris, après une heureuse traversée, le frère André Roth et sa famille à destination de Collonges où notre frère assumera la direction de l'école. Notre frère était accompagné de sa sœur Mademoiselle Ruth Roth, qui est appelée à travailler dans les bureaux de notre imprimerie.

* * *

Sœur Lenna Gerber passe quelques semaines chez ses parents à Melun. Sa mère, notre sœur Borle, a dû garder la chambre en suite d'un accident

* * *

On annonce que la santé du vénéré frère S.-N. Haskell n'a pas été bonne depuis la Conférence générale. Bien des prières montent vers Dieu en sa faveur. On sent le besoin de conserver parmi nous les anciens pionniers, aujourd'hui très rares, qui ont traversé les temps difficiles du début de notre œuvre, et dont les conseils sont de plus en plus nécessaires à l'Église.

* * *

Après dix ou quinze ans d'enseignement et une vingtaine d'années passées à la direction du *Youth Instructor* (journal de la jeunesse), où elle a rendu des services admirables, sœur Fannie Dickerson Chase a demandé sa retraite. Sous sa direction, l'*Instructor* a vu le nombre de ses abonnés s'élever à 20.000. Elle est remplacée par sœur Lora E. Clemen, sa rédactrice adjointe.

* * *

Les frères Conradi et Ising ont entrepris une tournée en Russie vers la fin de septembre. Ils avaient l'intention de prendre part à une réunion générale à Moscou, et avaient obtenu le visé du gouvernement soviétique pour leur passeport. Frère Ising écrit qu'il y a actuellement entre Berlin et Moscou des communications postales régulières par aéroplane, ce qui permet à une communication de faire le trajet en deux jours. Une lettre paie 14 marks d'affranchissement.

* * *

Frère Tissot de Genève nous écrit :

Nous possédons dans notre église une famille comprenant, outre les parents, un garçon et une fillette de 11 et 14 ans. A eux seuls, ils placent de 100 à 150 *Signes* par mois, dont 50 abonnements réguliers. Un autre groupe de quatre sœurs, dont trois dames âgées (l'une a plus de 72 ans), place de 50 à 60 journaux par mois ; une autre sœur, 30, et il ne se passe pas de

mois qu'on ne fasse un ou plusieurs abonnements. Pendant la grande semaine, X. a placé plus de 27 *Notre Époque*, quelques *Notre Sauveur* et *Jésus vient en gloire*. Un de ces livres lui a rapporté 50 francs et l'autre 12 fr. 50. N'ai-je pas lieu de louer Dieu de ses faveurs ? et ne pourrions-nous pas presque tous en faire autant ?

Notre jeunesse se dispose à entreprendre de grandes choses pour la collecte d'automne. Si tous nos jeunes gens comprenaient la force qu'ils possèdent devant un public incrédule et insensible aux choses de Dieu, quels miracles ne s'accompliraient pas avec la puissance de la prière ! Aussi je comprends cette parole de frère Caviness que la jeunesse est l'espoir des églises.

* * *

Tableau chronologique de l'histoire biblique et profane depuis la création à la fin du monde, par Carl Arendt.

Ce vaste tableau hectographié qui mesure près de trois mètres de long, permet d'embrasser d'un coup d'œil toute l'histoire de l'humanité. On y trouve indiqués tous les grands événements de l'histoire profane et ecclésiastique, la vie des patriarches, des rois d'Israël et des prophètes, l'histoire de l'Église, les papes, la Réformation, les grands empires de l'antiquité, les rois du moyen âge et ceux des temps modernes.

Les symboles et les périodes prophétiques de Daniel et de l'Apocalypse, le nom des empereurs romains, la fondation des dix royaumes, le développement de la puissance turque et de la papauté jusqu'à Benoît XV figurent sur ce vaste tableau. Le tout est divisé par siècles, depuis la création du monde à l'an 1900 de notre ère. Ce merveilleux panorama coloré, est composé par un frère allemand ; il sera expédié par lui à toute personne qui lui en fera la demande pour la somme de trois francs suisses ou 6 francs français. S'adresser à lui-même : Karl Arendt, Königsberg, Prusse.

On demande à acheter un grand Recueil des *chants évangéliques* (format allongé pour harmonium). — S'adresser à la Rédaction.

On demande une cuisinière pour faire la cuisine du personnel des établissements de Gland. De préférence une personne de 25 à 35 ans, soigneuse et dévouée, qui prendrait plaisir à faire une bonne cuisine pour le personnel. Adresser les offres au Sanatorium du Léman, à Gland, Suisse.

REVUE ADVENTISTE

ADMINISTRATION & RÉDACTION : DAMMARIÉ-LES-LYS

ABONNEMENT PAR AN : (S. et M.)

France, 8 fr. Etranger, 10 fr. Suisse, 5 fr. (arg. suisse)

Le rédacteur : JEAN VUILLEUMIER

L'éditeur responsable : G.-A. HUSE.

Imp. « Les Signes des Temps », Dammarié-les-Lys
(Seine et Marne) France